



© Quim Tarrida

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

REBOTA REBOTA Y EN TU CARA EXPLOTA

AGNÉS MATEUS
ET QUIM TARRIDA

ENTRETIEN

Laure Dautzenberg : *Comment est née l'idée de créer **Rebota rebota y en tu cara explota** ?*

Agnés Mateus : On venait de travailler sur la violence policière pour notre précédent spectacle et les assassinats de femmes étaient un sujet qui nous touchait également beaucoup. Dans notre pays, au moment de la création, en 2017, personne n'y prêtait attention, les institutions les ignoraient, rien ne se passait. Il y avait assassinat sur assassinat sans que personne ne réagisse. Même le terme de féminicide n'avait pas encore émergé. C'était comme une injustice réactivée chaque jour et cela nous a donné envie d'agir. Cela reste malheureusement tristement d'actualité.

L. D. : *Vous cultivez un art engagé, avec une dimension très politique. En quoi est-ce important pour vous d'être à cet endroit-là ?*

Quim Tarrida : Nous faisons un type de théâtre que nous aimons voir, qui nous divertit, nous fait penser et parfois nous fait souffrir. Nos œuvres sont faites pour être partagées. Si le public n'existe pas, nous non plus. La question est : que pouvons-

nous offrir pour essayer de changer les choses ? C'est notre responsabilité d'artiste.

A. M. : On joue pour le public. Bien sûr, on ne pense pas à lui quand on travaille mais on fait de l'art pour communiquer, exprimer des choses, partager en utilisant des formes et un langage très populaire. Au début des performances, nous essayons d'aller droit au sujet. Si on parle d'assassinat, on y va, même si chemin faisant, dans le spectacle, beaucoup de métaphores, beaucoup d'images surviennent, ainsi que de la poésie. Beaucoup pensent que *Rebota* est improvisé mais ça ne l'est pas du tout. Nous aimons le fait que ce soit comme un concert. Dans les concerts tu ne penses pas, tu ressens. Et nous aimons beaucoup cela : tu ne penses pas pendant, mais tu penses après.

L. D. : *Comment fonctionne votre duo ?*

A. M. : C'est très intense parce que nous habitons ensemble, c'est donc 24 heures sur 24 ! Nous partageons une vision critique et politique de la société. On s'est connus dans les manifestations à

Barcelone, il y a dix ans et je crois que cet esprit-là perdure encore maintenant. Mais nous avons parfois des visions très différentes d'un même sujet, ce qui est très intéressant car cela nous oblige à nous confronter et à défendre beaucoup plus nos idées. Après, de manière concrète, Quim a plus la part d'installation, de construction des images, des concepts, et moi la part du texte et de la performance sur scène.

L. D. : *Agnés, vous avez une formation en journalisme. Est-ce important dans votre travail d'artiste ?*

A. M. : J'ai étudié le journalisme parce que tous mes amis ont fait cela. Ce n'était pas une vocation. J'en ai fait pendant des années avant d'arrêter pour faire du théâtre. Mais au fond, ce n'était pas mal choisi. Connaître la réalité, écrire, questionner ce qui est autour de moi, aller un peu plus loin, c'est ce que je fais aujourd'hui et cela a quand même à voir avec le journalisme.

L. D. : *Et vous Quim, quelle est votre formation ?*

Q. T. : Je viens des beaux-arts, des arts plastiques ; je travaille comme artiste, peintre, sculpteur, illustrateur... Mais j'ai aussi étudié le journalisme et pour moi celui-ci consiste à observer et expliquer les choses avec un point de vue ce qui est très proche des arts visuels où l'on observe et où il faut générer certains concepts pour que les gens puissent comprendre vos doutes, vos questions...

L. D. : *On vous cite parfois comme héritiers de la movida. Vous reconnaissez-vous là ?*

A. M. : Ça c'est une invention française ! La movida est un concept né à Madrid au début de la transition politique en Espagne. Cela a été l'émergence des groupes punk, d'une esthétique différente, de la liberté culturelle, les débuts d'Almodovar, beaucoup de musique, de cinéma bizarre, mais ce sont des gens qui ont presque 70 ans maintenant et cela n'existait pas du tout à Barcelone. Moi je viens d'un collectif qui s'appelait General Electrica et on a commencé à faire, il y a trente ans maintenant, du théâtre un peu hérité de la Volksbühne de Berlin, de Pina Baush, du théâtre du quotidien.

L. D. : *Dans le spectacle il y a une part performative et des images quasi mélancoliques.*

Pourquoi avoir mis ces images qui viennent troubler le spectacle et lui donner une autre dimension ?

A. M. : Dans le type de théâtre que nous faisons, il n'y a pas de structure narrative classique avec un début, un milieu, une fin. Dans *Rebota rebota* nous avons trouvé cette façon de coudre les scènes...

Q. T. : Une part importante de notre culture vient du monde de la performance. Ici, on l'a transformé en une « scène théâtrale ». Les images que nous apportons sont comme des pauses, de petites pièces qui autorisent des respirations à Agnés qui est seule sur scène et cela nous permet aussi de baisser la tension et de faire entendre ce qui venait avant et qui viendra après. Le public est amené à se demander pourquoi il voit cela. Au fur et à mesure, cela montre que nous ne voyons pas toujours ce qui est autour de nous. C'est minimal mais cela aide beaucoup à comprendre la complexité de ces affaires. Ces images expérimentales finissent par donner à voir la violence des assassinats.

Nous aimons le fait que ce soit comme un concert. Dans les concerts tu ne penses pas, tu ressens.

L. D. : *Vous travaillez sur les codes de la représentation pour les emmener ailleurs...*

Cela fait-il partie de votre langage artistique ?

A. M. : On aime beaucoup mettre sur le plateau des choses ordinaires, domestiques. Un jour, au Portugal, une journaliste nous a dit : « *Votre spectacle est très moche !* » Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a expliqué qu'il y avait plein de choses sur scène que nous avions dans nos maisons... C'est vrai ! Dans notre premier spectacle on utilisait un micro-onde ; dans notre dernier spectacle on utilise beaucoup une machine à laver : ce sont des choses très quotidiennes, très communes, que tout le monde partage. Même chose avec Frida Kahlo dans *Rebota rebota* : nous parlons d'elle et tout le monde comprend... C'est une manière de se connecter au spectateur. Et même le lanceur de couteau que l'on convoque dans le spectacle est une figure populaire : nous en avons tous vu au cirque. Sans forcément réaliser que c'est toujours un homme qui lance un couteau sur une femme...

Q. T. : On aime jouer avec la vulgarité et la simplicité qui peuvent, selon les contextes, donner beaucoup d'intensité. Le titre par exemple vient d'une phrase très enfantine, une formule que tout le monde connaît en Espagne et qui dit en quelque sorte « *Ce que tu fais, ça va te revenir* ».

Dans la société, il y a de la violence, il y a ces assassinats qui peuvent eux aussi revenir comme un boomerang. Nous jouons ainsi avec l'ironie, le sarcasme, de manière très simple.

A. M. : On aime l'humour, mais il faut commencer par rire de soi-même avant de rire d'autre chose. Il y a beaucoup de spectacles qui se contentent de rire des autres. Pour nous c'est un peu présomptueux. On n'a pas l'autorisation morale de rire des autres, il faut commencer par soi-même.

L. D. : *Que représente pour vous le fait d'être « artistes du Parlement » pour trois ans au Théâtre de la Bastille ?*

A. M. : Malheureusement, le théâtre contemporain de création n'est pas très soutenu à Barcelone. En Espagne, c'est encore le frère moche et con. Ce que nous faisons n'est pas du tout nouveau mais trente ans après nous sommes encore perçus comme des créateurs faisant des choses bizarres. Alors avoir la possibilité de travailler trois ans avec un accompagnement, un espace, cela permet de respirer un peu, de ne pas toujours tout recommencer, d'être un peu plus tranquilles pour créer.

Q. T. : C'est l'opportunité d'avoir du temps, de transmettre différemment ce que nous faisons, et d'avoir l'occasion de connaître mieux une équipe de théâtre, un quartier, Paris...